



# ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 8 (1969), p. 47-61

Jean-Claude Garcin

Le Caire et la province: constructions au Caire et à Qûs sous les Mameluks Bahrides [avec 8 planches].

## Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

## Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

## Dernières publications

9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724711707	????? ?????????? ??????? ???? ?? ???????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
???	????? ?? ?????????? ?????????? ?? ?????????? ?????????? ???????????????	
????????????? ?????????? ??????? ??????? ?? ??? ?????????? ??????:		
9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert
9782724710939	<i>Bagawat</i>	Gérard Roquet, Victor Ghica
9782724710960	<i>Le décret de Saïs</i>	Anne-Sophie von Bomhard
9782724710915	<i>Tebtynis VII</i>	Nikos Litinas
9782724711257	<i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i>	Jean-Charles Ducène

# LE CAIRE ET LA PROVINCE : CONSTRUCTIONS AU CAIRE ET À QÛS SOUS LES MAMELUKS BAHRIDES

PAR

JEAN CLAUDE GARCIN

Le Caire a toujours été une ville ouverte sur la province. En raison de la facilité des déplacements dans la vallée et le delta, on voyage aisément en Egypte, d'une ville à l'autre, et surtout vers le Caire. Dans les périodes d'ordre et de prospérité relative, un mouvement incessant amène les provinciaux dans la capitale; bientôt seul un nom patronymique, forgé sur celui de la ville d'origine, garde encore, pour un temps, le souvenir de ces départs. Mais si les distances sont aisées à franchir, la différence des ressources et des cultures contredit les facilités de la géographie; ainsi le développement du Caire tranche sur celui du reste du pays. Ce n'est que dans les grandes époques de son histoire que l'Egypte a vu sa province directement affectée par l'essor de la capitale. Il en fut ainsi parfois sous les Fatimides, et vers la fin du <sup>vii</sup>/<sub>xiii</sub><sup>e</sup> s. et la première moitié du <sup>viii</sup>/<sub>xiv</sub><sup>e</sup> s., lorsque s'édifia peu à peu le magnifique ensemble architectural du Caire Mameluk. Nous voudrions étudier brièvement ici, à propos de la ville de Qûs, le centre du haut Sa'ïd médiéval, quelques-unes de ces relations entre le Caire et la province, telles qu'elles se sont exprimées dans des constructions. Certaines ont aujourd'hui totalement disparu, comme celles de l'émir 'Izz ad din al Afram dont seuls les textes nous ont transmis le souvenir; d'autres ont laissé des vestiges encore justiciables de l'épigraphie ou de l'histoire de l'art.

\*  
\* \* \*

La tradition cairote qui a gardé la mémoire de l'émir Ezbek, tardif il est vrai, a bien oublié le nom d'un autre personnage, un émir bâtisseur lui aussi, qui a participé à sa façon à cette lente conquête de la terre sur les étangs, nécessaire

préliminaire à l'extension du Caire post-Fatimide; nous voulons parler de l'émir Aïbak 'Izz ad din al Afram <sup>(1)</sup>. On connaît assez bien les grandes lignes de sa carrière politique. Mameluk de Malik Salih, il fut semble-t-il un fidèle compagnon de Baïbars qui le nomma émir djandar en 658/1260 lors de son accession au sultanat <sup>(2)</sup>. Il le servit loyalement ainsi que ses deux fils, Malik Sa'ïd et Malik 'Adil, ce qui lui valut par deux fois la prison lorsque les émirs du clan de Qalaûn se débarrassèrent des deux jeunes sultans <sup>(3)</sup>. A son avènement en 678/1279, Qalaûn le remit en liberté, ne lui tint pas rigueur de son attitude et, vraisemblablement rassuré par son honnêteté politique, le retablit dans les fonctions de naïb as Saltanat qu'il avait exercées sous Malik 'Adil <sup>(4)</sup>. Mais 'Izz ad din al Afram, peut-être en raison de cette même honnêteté, ou par prudence, joua le malade et se désista au profit de son ami Torontay <sup>(5)</sup>; Qalaûn puis son fils, Malik Ashraf Khalil, ne cessèrent pas cependant de lui confier plus tard des missions importantes <sup>(6)</sup>. Il est vraisemblable que 'Izz ad din al Afram, en renonçant à des honneurs dangereux, avait aussi voulu se consacrer à ses propres affaires. Parallèlement à son rôle militaire et politique, il avait travaillé à accroître une fortune considérable, en Egypte et en Syrie <sup>(7)</sup>. Comment trouver une province où il n'ait quelque intérêt, propriété, ferme d'impôt ou exploitation agricole, écrit Taghribardi <sup>(8)</sup>. Ses biens personnels et ses iqta' de fonction lui assuraient un revenu

<sup>(1)</sup> G. WIET, *Les biographies du Manhal Safi*, Le Caire 1932 — n° 568, p. 82.

<sup>(2)</sup> Il semble l'avoir aidé à enlever le sultanat à Kutuz (MAQRIZI, *Suluk*, éd. Ziyâda, I, 396). Il a été nommé émir djandar après l'assassinat de Kutuz (MAQRIZI, *Khitat*, Bûlâq, II, 301). Sur le rôle de l'émir djandar cf. GAUDEFRY-DÉMONBYNES, *La Syrie à l'époque des Mamelouks*, p. LIX — et HASAN AL BÂSHÂ, *Al funûn al islamiyya fwa-l-wathâif 'ala al-athâr al 'arabiyya*, Le Caire 1965, I, p. 195.

<sup>(3)</sup> Après la mort de Baïbars, il est resté fidèle à son fils Malik Sa'ïd, contre les ambitions de Qalaûn. Il fut arrêté lorsque les émirs déposèrent le sultan en 678/1279 pour le remplacer par son jeune frère Malik 'Adil (*Suluk* I, 653). La crise passée, son attitude loyale fut sans doute appréciée puisqu'on

l'a nommé naïb as Saltanat (*Suluk*, I, 657); mais l'élévation au pouvoir de cet enfant n'était qu'une façade pour permettre à Qalaûn de préparer son installation. 'Izz ad din ne le comprit peut-être pas ainsi : il fut à nouveau arrêté quand on déposa Malik 'Adil.

<sup>(4)</sup> *Suluk* I, 664. — Sur la fonction de naïb as Saltanat cf. GAUDEFRY-DÉMONBYNES, *op. cit.*, p. LV, n. 3 et HASAN AL BÂSHÂ, *op. cit.*, III, p. 1231.

<sup>(5)</sup> *Suluk* I, 665.

<sup>(6)</sup> Voir en particulier *Suluk* I, 670, 675, 692, 763, 785.

<sup>(7)</sup> *Suluk* I, 785.

<sup>(8)</sup> *Manhal*, fol. 276 v. ولم يكن في البلاد الإسلامية بلد إلا وله بها علفة إما ملك أو ضمان أو زراعة.

de mille dinars <sup>(1)</sup>. Ce furent peut-être ces très importantes ressources qui attirèrent l'orage. En 692/1292 Malik Ashraf Khalil le fit arrêter et ses biens furent confisqués <sup>(2)</sup>. Mais un an plus tard, le sultan ayant été assassiné, 'Izz ad din al Afram retrouva sa liberté et, en 694/1294, sous Ketbogha, son poste d'émir djandar <sup>(3)</sup>. Il mourut en 695/1295, après avoir vraisemblablement recouvré sa fortune. Il avait traversé ainsi sans trop de mal ni de bassesse, les premières révolutions du régime Mameluk.

Dans la capitale, 'Izz ad din al Afram vivait à Fostat. Il s'était fait construire une résidence, dans la « harat al Madjanin », située à peu près au niveau du Nilomètre, mais pas sur les bords du Nil. Il avait sans doute édifié le « Dar al Afram » peu de temps après avoir été nommé émir djandar et grâce aux revenus de ses iqta' <sup>(4)</sup>. Non loin de là, dans la même harat, il fit bâtir une mosquée à laquelle il ajouta un ribat en 663/1264, où il logea des foqara <sup>(5)</sup>. Il possédait également un bain, au Khatt dar al Mulk, dans le même quartier <sup>(6)</sup>. Enfin, ce fut probablement à la même époque que, plus au sud, au-delà du Vieux Caire chrétien, il loua le Birkat Shu'aïbat, vaste étendue marécageuse qui se remplissait d'eau au moment de la crue du Nil et était alors en communication avec le Birkat al Habash. Entre l'étang et le Nil, il construisit une digue qui porta désormais son nom, le « djisr al Afram », et il transforma le marais en un jardin de 54 feddans de superficie <sup>(7)</sup>. On comprend dès lors qu'en 665/1266 Baibars lui ait confié la construction du pont d'Abul Munadja que l'on peut encore voir aujourd'hui à gauche de la route qui sort du Caire vers Qaliûb <sup>(8)</sup>. Qalaûn montra aussi la confiance qu'il avait en l'émir. En 683/1284, il lui donna la gestion des waqfs de l'hôpital Mansuri qu'il venait de fonder <sup>(9)</sup>. Et en 687/1288,

<sup>(1)</sup> *Manhal*, ibidem. كان يدخل حاصله كله من ملكه واقطاعه الف دينار مصرية خارجا عن ثمن القمح والشعير والحبوب.

<sup>(2)</sup> *Suluk* I, 785. — Son arrestation contribua d'ailleurs à augmenter la haine des émirs envers le sultan (*Suluk* I, 792), ce qui devait aboutir à l'assassinat de ce dernier.

<sup>(3)</sup> *Suluk* I, 803, 807.

<sup>(4)</sup> MAQRIZI, *Khitat* I, 426; *Ibn Duqmaq* IV, 80; P. CASANOVA, *Essai de reconstitution topographique de la ville d'Al Foustât ou Misr*, le Caire 1913-1919, p. 104; croquis n° 33, p. 112; pl. III n° 59.

<sup>(5)</sup> MAQRIZI, *Khitat* II, 298, 430; *Ibn Duqmaq* IV, 101; P. CASANOVA, ibidem.

<sup>(6)</sup> *Ibn Duqmaq* IV, 104; P. CASANOVA, *op. cit.*, p. 103; croquis n° 32, p. 107, pl. III, n° 52.

<sup>(7)</sup> MAQRIZI, *Khitat* II, 158-159; 165. CASANOVA, *op. cit.*, pl. III, H-4.

<sup>(8)</sup> MAQRIZI, *Khitat* II, 151; *Suluk* I, 561; CRESWELL, *A brief chronology of the Muhammadan Monuments in BIFAO*, t. XVI, 1919, p. 78; HAUTECOEUR et WIET, *Les mosquées du Caire*, Paris 1932, p. 109, 127, 301.

<sup>(9)</sup> MAQRIZI, *Khitat* II, 407.

le grand cadi s'étant plaint de l'état dans lequel se trouvaient la mosquée de 'Amru, au vieux Caire, et celle d'al Azhar, Qala'ûn demanda à 'Izz ad din al Afram de restaurer la mosquée de 'Amru tandis que Torontay se chargeait d'al Azhar <sup>(1)</sup>. Il semble donc que l'émir ait été apprécié comme homme d'affaire honnête et efficace, aussi capable de contrôler un chantier de construction qu'une administration financière. Les déboires qu'il essuya vers la fin de sa carrière ne ralentirent pas son activité, car il semble que ce fut après sa dernière arrestation en 693/1293, qu'il entreprit l'opération qui rencontra le plus de succès. Il transforma en terrain à bâtir une partie du jardin qu'il avait établi sur le birkat Shu'aïbiyat; il y consacra cinq feddans et il attira les constructeurs éventuels en louant le terrain à bas prix, 10 dirhems les 100 coudées. Le succès répondit à ses espérances, et ce fut l'amorce d'un quartier résidentiel sur les bords du Nil, construit entre le fleuve et les jardins. Sous Malik Nasir surtout, ministres et hauts fonctionnaires devaient rivaliser de luxe dans leurs constructions du djisir al Afram <sup>(2)</sup>. L'émir n'était plus là pour se réjouir du succès, mais il l'avait prévu puisque dès 693/1293, il fit construire une mosquée pour desservir le nouveau quartier <sup>(3)</sup>. Le souvenir de 'Izz ad din al Afram vécut autant que les fastueuses demeures.

La carrière politique de l'émir l'avait amené plusieurs fois en haute Egypte. En 653/1255, et c'est la première mention que fait de lui Maqrizi, il s'y était rendu pour tenter de soulever les tribus arabes contre l'autorité de Malik Mu'izz Aïbak, tandis que les autres émirs Bahrides, dont Baïbars, attaquaient le sultan par le Nord-Est; on peut supposer qu'on ne lui avait pas confié sans raison cette mission et qu'il avait déjà quelque connaissance du pays <sup>(4)</sup>. Il y revint en 660/1262, mais pour réprimer une révolte arabe cette fois: il était maintenant l'émir djandar <sup>(5)</sup>! En 674/1275, il participa à une importante expédition en Nubie <sup>(6)</sup>, et enfin en 688/1289 Qala'ûn lui confia, avec les troupes de Qûs, la direction d'une autre expédition sur Dongolah où les Nubiens forçaient un corps expéditionnaire Egyptien à la retraite <sup>(7)</sup>. On pourrait sans doute trouver bien d'autres émirs que les hasards des armes amenèrent en haute Egypte. Mais les liens de 'Izz ad din avec le Saïd étaient

<sup>(1)</sup> MAQRIZI, *Khitat* II, 252.

<sup>(4)</sup> *Suluk*, I, 396.

<sup>(2)</sup> MAQRIZI, *Khitat* I, 346; II, 165.

<sup>(5)</sup> *Suluk*, I, 471.

<sup>(3)</sup> La mosquée fut connue sous le nom d'Ibn al Labbân, faqih shaf'ite qui s'y tenait habituellement cf. MAQRIZI, *Khitat* II, 303.

<sup>(6)</sup> *Suluk*, I, 622.

<sup>(7)</sup> *Suluk*, I, 749.

plus solides, car il y fonda deux madrasas, l'une à Qûs l'autre à Esna, toutes deux nommées 'Izziya ou 'Izziyya-Aframîyya, comme il se doit <sup>(1)</sup>. On ne peut dater exactement ces deux fondations. Toutefois nous savons par Edfuwi que le cadi 'Othman ibn Muflih enseigna à la 'Izziyya d'Esna ; or le faqih est mort en cette ville en 668/1270 <sup>(2)</sup>. On peut penser que ces deux madrasas ont été construites à peu près en même temps, et sans doute après le ribat du Caire soit entre 663/1264 et 668/1270. Plus d'un demi-siècle plus tard, en 726/1326, Ibn Battuta, de passage à Qûs, visitera « la zawayat » al Afram <sup>(3)</sup> ; en fait, même si des foqara vivaient là, il s'agissait bien d'abord de lieux d'enseignement du fiqh et du hadith, à Qûs comme à Esna, si l'on en juge par les renseignements que donne Edfuwi sur ceux qui y ont enseigné, et il en était peut-être de même au ribat du Caire ; l'émir avait reçu une formation de hadith <sup>(4)</sup>, et cette éducation devait l'attacher à un Islam plus élaboré que la simple dévotion aux foqara, chère à la majorité des émirs Mameluks. Enfin, on doit supposer que la fondation de ces deux madrasas à Qûs et à Esna, correspondait à la possession de terres proches de ces deux villes ; c'est seulement parce qu'il avait là des propriétés que l'émir pouvait édifier ces établissements et les doter des waqfs indispensables à leur entretien et qui leur ont permis de fonctionner au moins pendant plus d'un demi-siècle. C'était sans doute en effet, de terres du Sa'id que venait, par le Nil, une partie des chargements de canne à sucre nécessaires pour alimenter les deux raffineries que possédait l'émir à Fostat, dans le quartier d'al Ma'aridj, entre la mosquée de 'Amru et le fleuve <sup>(5)</sup>. On voit ici comment la province, source des richesses qui permettaient les belles constructions du Caire, pouvait aussi bénéficier parfois de ce mouvement lorsque le principal exploitant avait suffisamment de fortune, d'esprit d'entreprise et de culture, comme ce fut le cas de 'Izz ad din al Afram.

Le destin s'est montré très sévère pour les constructions de l'émir. Seul subsiste, dans la région du Caire, grâce à des restaurations ultérieures, le pont d'Abul Munadja. A Qûs, sa madrasa a totalement disparu, remplacée sans doute par les cultures puisque Edfuwi et Ibn Battuta la situent hors de la ville ; la tradition locale en a totalement perdu le souvenir.

<sup>(1)</sup> EDFUWI, *At Tâli' as-Sa'id* (le Caire 1333/1914), p. 83, 136, 176, 177, 192, 193, 216, 223, 227, 270, 397, 423.

<sup>(2)</sup> EDFUWI, *op. cit.*, p. 192.

<sup>(3)</sup> GIBB, *The travels of Ibn Battuta*, (Cambridge

1958) I, p. 67 ; Ed. Defremery I, p. 107.

<sup>(4)</sup> *Manhâl*, fol. 276 r.

<sup>(5)</sup> *Ibn Duqmaq* IV, 43, 44 ; P. CASANOVA, *op. cit.*, p. 236 ; croquis n° 56, p. 210 et n° 63, p. 237 ; pl. III, n° 110 et 121.

\*  
\*   \*  
\*

Lorsque, vers la fin de la période médiévale, disparurent les conditions économiques sociales et politiques qui avaient fait de Qûs la capitale de la haute Egypte, la civilisation paysanne a recouvert à sa manière les témoignages d'un temps où la capitale provinciale s'efforçait de vivre à l'heure du Caire. Nous avons eu la chance, au cours d'une mission en haute Egypte, en décembre 1966, de relever un de ces témoignages où un autre aspect des relations entre le Caire et la province apparaît. Il existe à Qûs, à la périphérie de l'agglomération, vers l'Est, une modeste construction menaçant ruine qui porte sur les plans du cadastre le nom de « Masjid 'Othmân ». Le bâtiment doit dater du siècle dernier ; il s'ordonne autour d'une pièce couverte par une coupole, un tombeau dit-on. A l'intérieur des fûts de colonnes brisés sont tout ce qui reste d'un édifice plus ancien mieux construit. Enfin, au-dessus de la petite porte d'entrée, prise dans le bâti grossier, a été encastrée la plaque de marbre portant l'inscription de fondation (Pl. I). Nous donnons ici le texte et la traduction de cette inscription, malheureusement incomplète, la plaque ayant été cassée et abîmée d'une façon bien gênante.

- (١) بسم الله الرحمن الرحيم صلى الله على سيدنا محمد  
(٢) هذا ما انشاء العبد الفقير إلى الله تعالى اعثمان بن مسعود  
(٣) بن مكرم محل للسيد احمد بن الرفاعي (بقع ؟) ....  
(٤) وذلك بتاريخ شهر شوال من سنة اثنين وثمانين .... ما به

- 1) Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux — que Dieu accorde sa bénédiction à notre seigneur Muhammad
- 2) Voici ce qu'a fondé l'esclave avide de Dieu A'thmân ibn Mas'ûd
- 3) Ibn Mukarram pour servir de résidence au seigneur Ahmad ibn ar Rifâ'i...
- 4) Cela (a été achevé) à la date du mois de Shawwâl de l'année..... cent quatre vingt deux.

Il s'agit donc là de l'inscription de fondation d'une zawiyat, ou plus exactement, d'un « local » mis à la disposition du bénéficiaire pour qu'il puisse y descendre

lorsqu'il passait par la ville ; c'est là exactement le sens du mot « mahall ». On comprend d'après cette inscription, d'où est venu le nom donné à cette zawiya : 'Othmân est vraisemblablement une corruption de A'thmân qui est moins fréquent. La tradition locale a pris le nom du constructeur pour celui du bénéficiaire. Le constructeur nous est inconnu. La partie détruite de la troisième ligne ne devait pas nous aider beaucoup à connaître mieux le bénéficiaire, car nous supposons qu'il y avait là une formule pieuse. La chute du chiffre des centaines à la ligne suivante est évidemment plus grave. Nous pouvons tenter d'y suppléer par un examen de l'allure générale de l'inscription. Le caractère aéré de cette écriture naskhie paraît devoir exclure les ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles H. Dans ce cas nous aurions à choisir entre les dates de 682 ou de 782 H. Le relatif espacement des lettres, leur élégance, l'utilisation d'un léger motif décoratif en forme de fleur de lys, nous incite à préférer la première <sup>(1)</sup>.

Si nous admettons la date de construction de shawwâl 682/décembre 1283-janvier 1284, il nous semble que l'on peut établir un rapport entre cette zawiya et le mausolée du cheikh Ahmad ibn Sulâman ar Rifâ'i, mort au Caire en 690/1291 <sup>(2)</sup>. Ce « mausolée » situé dans la région de Bab Zuweïlat a d'abord été une zawiya ; ce n'est qu'à la mort du cheikh que le mausolée, en brique, a été ajouté au bâtiment de la zawiya, construit en pierre. Ce bâtiment est donc antérieur à 690/1291. Nous savons par Maqrizi que c'était la zawiya du supérieur des sufi de la tariqa Ahmadiyya Rifâ'iyya, connu pour avoir composé en 680/1281-1282, un ouvrage de manâqib sur Ahmad Rifâ'i <sup>(3)</sup>. Nous pensons que la construction du local de Qûs en 682/1283-1284 est postérieure à celle de la zawiya du Caire et date l'implantation de cette tariqa dans la capitale du Sa'id ; le tombeau seul a été construit après au Caire et d'ailleurs il y a peut-être dans la décoration de son mihrab, des traces d'une influence de la haute Egypte <sup>(4)</sup>. Ce local de la tariqa Ahmadiyya

<sup>(1)</sup> On pourra comparer le style de cette inscription avec celui de la plaque qui surmonte la porte du tombeau du sultan Malik Sâlih Ayyûb au Caire, datée de 647/1249 — cf. VAN-BERCHEM, *Matériaux*, n° 66, p. 104, pl. XXV, n° 1. On sait que le thème décoratif de la fleur de lys a été très utilisé à l'époque Ayyubide (cf. MAYER, *Saracenic Heraldry*).

<sup>(2)</sup> HAUTECŒUR et WIET, *op. cit.*, p. 259, 260, 273, 290, 291, 303. CRESWELL, *op. cit.*,

in *BIFAO*, XVI, p. 84 ; *The Muslim Architecture of Egypt*, II, p. 219 ; *Repertoire chronologique d'épigraphie arabe*, XIII, n° 4941, p. 94.

<sup>(3)</sup> MAQRIZI, *Khitat* II, 428 ; *Shorter Encyclopedia of Islam* (Leiden, 1953) article Rifâ'i, p. 476.

<sup>(4)</sup> M. Creswell cite, à propos de la décoration de verres peints qui ornent le mihrab du mausolée, un article de LAMM, *A Moslem decoration in Stucco and glass*, Burlington



de Qûs nous fournit donc un autre exemple de construction provinciale en rapport avec une construction Cairete.

La cause n'est plus la présence d'un grand propriétaire foncier, elle n'est plus économique, mais strictement religieuse : l'arrivée d'une confrérie nouvelle dans une ville qui déjà n'en manquait pas.

\*  
\*   \*

Le problème des rapports entre le Caire et la province est enfin posé d'une façon encore plus nette par le mihrab mameluk de la mosquée al 'Amri à Qûs. Ce mihrab, un des rares vestiges de la grandeur passée de la ville, étonne dans ce cadre paysan ; il étonne et irrite à la fois. En, effet, dès que le Comité de conservation des monuments de l'art arabe, à la fin du siècle dernier, se fut mis en devoir de recenser les richesses artistiques de l'Égypte musulmane, on remarqua dans ce mihrab, sauvé en dernière extrémité de la ruine, des analogies avec le mihrab extérieur de la mosquée de 'Amru au Vieux Caire <sup>(1)</sup> ; ces analogies semblaient rendre inutile toute analyse du mihrab pour lui-même. Le mihrab de Qûs a donc été traité comme un appendice du mihrab de 'Amru et comme aucun de ces deux monuments n'est daté, on déplaçait la date du mihrab de Qûs suivant celle qu'on attribuait au mihrab de 'Amru. Peut-être devrions-nous, d'un point de vue architectural nous résoudre à une solution bien voisine ; il nous semble pourtant que ce monument doit-être étudié pour lui-même et dans son cadre provincial.

Le mihrab occupe le centre d'un panneau d'environ cinq mètres de large. Ce panneau était jadis, en particulier à l'époque mameluke, dans l'axe de la mosquée de Qûs, qui, comme celle de 'Amru au Vieux Caire, a subi bien des remaniements au cours des temps. Comme le mihrab mameluk à al Azhar, mais pour des raisons

Magazine, 1927, L, pp. 36-43. «I have seen some few fragments belonging to Cairo antiquaries. It is strange that nothing of the kind should be found in the Arabic Museum, whose officials, during many years, have undertaken systematic excavations in Fustat. Dr. Fredrik Martin tells me that the same technique has been used for the decoration of a little mosque or church in Upper Egypt,

which y regret not to have been able to identify. That the procedure was popular with the copts we can realize from its having been frequently met with by the same authority on small coptic wooden objects and on an a kind of plastic jewellery, evidently made for the use of poor people.»

<sup>(1)</sup> Cf. — *Bulletin du comité de conservation des monuments de l'art arabe*, t. XXXVII, p. 365.

architecturales et historiques différentes, le mihrab de Qûs décore un mur situé en avant du mur de fond actuel de la mosquée ; il est séparé de lui par trois travées. La décoration consiste (cf. Pl. II) en une bande ornementale de stuc, courant à mi-hauteur du mur ; la bande se relève à angle droit de part et d'autre de la qibla qu'elle entoure en un cadre rectangulaire. Ce cadre est surmonté de trois claustra incluses dans un cadre plus petit, en retrait sur celui qui entoure la qibla. Il y avait peut-être un troisième registre superposé de taille encore plus réduite, mais qui a disparu. L'ensemble, bien composé, forme un tout harmonieux qui a son originalité. Les détails du travail du stuc ne sont pas indifférents. La bande ornementale qui ordonne l'architecture de l'ensemble est occupée par une inscription coranique (*Coran* IX, 18), d'un beau naskhi, répartie sur six panneaux aux extrémités arrondies ; ces panneaux sont séparés par des médaillons circulaires. Les trois claustra qui forment le second registre (cf. Pl. III) admettent entre elles des colonnettes géminées. Leur ornementation, très symétrique, combine dans leur partie supérieure : des muqarnas, un réseau de stuc travaillé en mailles trilobées et une série de rubans diversement festonnés. Le thème est repris dans la décoration de l'intérieur de la niche du mihrab (cf. Pl. IV) avec cinq claustra au lieu de trois, la partie supérieure étant remplie par des motifs végétaux stylisés. Une autre inscription coranique (*Coran* II, 144 et XLI, 33), cursive, limite la décoration de la niche à l'intérieur ; à l'extérieur, l'espace compris entre la niche et le cadre rectangulaire à inscription, est occupé par un bandeau qui cerne l'arrondi de la niche, et par les deux écoinçons, le tout décoré d'ornements festonnés et entrelacés.

L'analyse de ces détails montre bien des analogies avec divers édifices du Caire <sup>(1)</sup>. Le premier élément caractéristique de cette ornementation est évidemment la grande inscription naskhie répartie en panneaux arrondis, procédé employé, comme l'a montré M. Creswell entre 667-72/1269-73 et 721/1321 <sup>(2)</sup>. Le style dans lequel est traité cet élément à Qûs fait penser essentiellement à celui de la madrasa

<sup>(1)</sup> On objectera sans doute que le mihrab de Qûs a subi une sérieuse restauration qui peut avoir altéré le style de sa décoration. On pourra voir dans le *Bulletin du Comité* (t. XVII, 1900, pl. V) une photo du mihrab avant la restauration. On conviendra que la seule partie qui peut faire l'objet de quelques

réserves est la décoration de la claustra centrale dans le second registre, dont il restait vraiment bien peu de chose.

<sup>(2)</sup> CRESWELL, *The Muslim Architecture of Egypt*, t. II, p. 213, et aussi HAUTECŒUR et WIET, *op. cit.*, p. 200.

Zayn ad din Yusuf (697/1298)<sup>(1)</sup>. C'est le souvenir de la même madrasa qu'évoquent les motifs végétaux stylisés qui ornent la partie supérieure de la niche, mais aussi, bien que d'une façon plus lointaine, la Khanqa Bunduqdariya (683/1283) et le mausolée de Torontay (689/1290)<sup>(2)</sup>. L'entrelas de feuillage très ciselé et de rubans festonnés plus larges accrochant la lumière, qui décore le bord de la niche et les écoinçons, est devenu un thème classique de l'ornementation en Egypte depuis les constructions de Qalaûn (683/1283), magnifiquement repris dans la claustra du mausolée de Qarasunqur (700/1301)<sup>(3)</sup>. Enfin l'emploi de séries de claustra séparées de colonnettes géminées, en frise ornementale, est connu depuis leur utilisation sur le minaret de la madrasa de Muhammad an Nasir (terminé sans doute en 703/1303)<sup>(4)</sup>; on le trouve aussi bien dans l'architecture religieuse par exemple le mihrab mameluk d'al Azhar<sup>(5)</sup> (cf. Pl. V) que dans l'architecture civile : ainsi le bel ensemble de stuc exposé au Musée d'Art Islamique don du patriarcat copte-orthodoxe, en provenance de Fostat<sup>(6)</sup> (cf. Pl. VI). Bref, les décorateurs de Qûs ont utilisé des procédés déjà largement répandus au Caire et qui reflètent une forte influence andalouse<sup>(7)</sup> ou maghrébine. Cette influence occidentale ne se marque pas seulement dans la façon de travailler le stuc, ou dans les modèles de détail, mais dans la composition de grands panneaux, dont les constructions de Qalaûn ont donné là aussi les premiers exemples. Le mihrab de Qûs s'inscrit également dans cette tradition. On la trouve dans différents mihrabs, depuis celui du mausolée de Ahmad ar Rifâ'i en 691/1291, jusqu'à celui de la mosquée de l'émir Hussein en 719/1319 et celui d'al Azhar que M. Creswell date de 725/1325<sup>(8)</sup>. Chacun de ces ensembles a d'ailleurs sa composition propre.

<sup>(1)</sup> Ou madrasa de Sidi Ouday, cf. HAUTECOEUR et WIET, *op. cit.*, p. 290 — et CRESWELL, *op. cit.*, p. 229.

<sup>(2)</sup> Cf. HAUTECOEUR et WIET, *op. cit.*, p. 293; CRESWELL, *op. cit.*, p. 185 et 218.

<sup>(3)</sup> Cf. HAUTECOEUR et WIET, *op. cit.*, p. 290; CRESWELL, *op. cit.*, p. 240.

<sup>(4)</sup> Cf. HAUTECOEUR et WIET, *op. cit.*, p. 291; CRESWELL, *op. cit.*, p. 234.

<sup>(5)</sup> Cf. HAUTECOEUR et WIET, *op. cit.*, p. 292; CRESWELL, *op. cit.*, t. I, p. 55.

<sup>(6)</sup> On peut en trouver mention dans le *Bulletin du comité de 1902*.

<sup>(7)</sup> Cf. HAUTECOEUR et WIET, *op. cit.*, p. 305; CRESWELL, *op. cit.*, t. II, p. 228.

<sup>(8)</sup> Cf. HAUTECOEUR et WIET, *op. cit.*, p. 292, et aussi voir respectivement; CRESWELL, *The Muslim Architecture of Egypt*, t. II, p. 219 et 269, et t. I, p. 55. On sait qu'on retrouve cette influence jusqu'à Damas dans la turbé Tabutluk, au quartier de Salihyya. Ce mausolée appartiendrait à un vizir de Qalaûn, Taqyaddin Takriti mort en 699/1299 (cf. SAUVAGET, *Les monuments historiques de Damas*, p. 104). Là encore la décoration s'ordonne autour de l'inscription ornementale courant

Pourquoi rapproche-t-on alors si exclusivement le mihrab de Qûs de celui de la mosquée de 'Amru au Vieux Caire (cf. Pr. VII)? M. Creswell date ce mihrab de 703/1303. L'émir Salar a en effet été chargé, cette année-là, de réparer les mosquées de 'Amru et d'al Azhar qui avaient beaucoup souffert du séisme de 702/1302 <sup>(1)</sup>. Le rapprochement entre ces deux mihrabs de Qûs et du Vieux Caire est essentiellement justifié par la décoration intérieure de la niche, plus spécialement par la série des huit claustra terminées, dans leur partie supérieure, par des muqarnas, des mailles trilobées et des festons de rubans. Et de fait, le mihrab de Qûs utilise ces éléments dans les cinq claustra de sa niche, et les reprend dans les trois claustra supérieures. Que l'un de ces éléments, peu fréquent, le réseau de mailles trilobées, se retrouve également dans l'ornementation du mausolée de l'émir Salar au Caire <sup>(2)</sup>, semble confirmer l'attribution à cet émir du mihrab de 'Amru et, d'une certaine façon, l'originalité de cette formule décorative par rapport à Qûs : la décoration de la niche de Qûs dans sa partie supérieure est moins belle, et sent un peu sa copie. L'élément en question est absent du mihrab d'al Azhar, ce qui confirmerait également que ce mihrab que nous connaissons n'est pas celui de 703/1303 construit par l'émir Salar, comme le suppose M. Creswell. Mais la présence d'un élément dont l'apparition dans le temps peut être à peu près située, fixe seulement une limite inférieure de datation ; il ne suffit pas à dater un ensemble à une époque où, on l'a vu, on utilise continuellement toute une gamme de motifs décoratifs de détails qui sont un bien commun. C'est ainsi qu'on retrouve le même type de claustra dans le panneau du Musée d'Art Islamique. D'autre part, on conviendra que les autres parties encore existantes du mihrab de 'Amru ne concordent pas avec les parties correspondantes à Qûs : ni la décoration des écoinçons n'est conçue de la même façon, ni même sans doute la disposition des

le long du mur et formant un cadre rectangulaire autour de la qibla ; le registre supérieur est occupé par une seule claustra semblable à celle de l'ensemble exposé au Musée d'Art Islamique du Caire.

<sup>(1)</sup> CRESWELL, *Early Muslim Architecture*, t. II, p. 174 ; cf. MAQRIZI, *Khitat* II, 252 et 276. A la mosquée de 'Amru la précédente restauration était précisément celle de l'émir 'Izz ad din al Afram en 687/1288 (MAQRIZI, *ibidem*) tandis que la restauration d'al Azhar était confiée à Torontay. Il était tentant, vu les

constructions de l'émir al Afram à Qûs et Esna, et vu ses bonnes relations avec Torontay, d'expliquer une certaine ressemblance entre les mihrabs de 'Amru, d'al Azhar et de Qûs, en les attribuant tous trois à l'émir. Mais l'hypothèse n'est pas soutenable, car elle ne s'inscrit pas dans l'évolution normale des formes.

<sup>(2)</sup> CRESWELL, *op. cit.*, II, p. 242. On peut trouver ce motif décoratif dans la frise de stuc placée sur le mur du petit cimetière derrière la madrasa. Van Berchem avait reproduit cette belle décoration (*Matériaux*, pl. XXVI, 2).

bandes à inscriptions ornementales qui, au Vieux Caire, devaient être uniquement placées comme cadre à la niche et non courir horizontalement de part et d'autre, contre le mur <sup>(1)</sup>. On ignore s'il existait une décoration de claustra au-dessus du mihrab du Vieux Caire (il n'y en a pas dans les madrasas précédentes); quant à, l'ornement de stuc encastré plus haut dans le mur (semblable à celui qui orne le mur de la madrasa de Sunqur Sa'di 715/1315 dans une position aussi isolée), on ne peut dire s'il se rattachait à l'ensemble, ni si un semblable élément existait dans un troisième registre, à Qûs. Il est donc difficile de préciser, en se fondant sur l'analyse de ces éléments architecturaux, aussi bien l'allure qu'avait le mihrab de 'Amru que les rapports existant entre ce monument et le mihrab de Qûs. On conviendra d'ailleurs que si ce mihrab du Vieux Caire avait une décoration de claustra à la partie supérieure, il devait en être de même à al Azhar, restauré aussi par Salar, et que le mihrab de 725/1325 (selon la datation de M. Creswell) a dans ce cas beaucoup emprunté au mihrab de 703/1303. Quoi qu'il en soit, notre analyse nous permet uniquement de conclure à l'antériorité du mihrab du Vieux Caire par rapport à celui de Qûs. Enfin on remarquera encore, si on prend garde à cette tradition architecturale occidentale dans laquelle se place la composition de l'ensemble de Qûs, qu'il y a alors au Maghreb un monument qui, dans un registre de détails plus proprement andalou, a une ordonnance semblable : le mihrab de la mosquée de Sidi Bel Hasen, à Tlemcen, édifiée en 696/1296 (cf. Pl. VIII). On y retrouve, traités d'une façon un peu différente, l'inscription ornementale sur panneaux à extrémités arrondies, courant à mi-hauteur du mur et entourant la niche d'un cadre rectangulaire ; le second registre occupé par les trois claustra que l'art mérinide reprendra, et la même bi-partition intérieure de la décoration de la niche (très profonde) : colonnettes à la partie inférieure, décoration de stuc au-dessus <sup>(2)</sup>. Faut-il supposer une influence

<sup>(1)</sup> Il semble en effet que dans le mihrab de la mosquée de 'Amru au Vieux Caire (pl. VII), le panneau vertical à inscription de droite soit occupé par la basmallah. C'est donc un début d'inscription et il est peu probable qu'il y ait eu un autre panneau horizontal à droite de celui-ci.

<sup>(2)</sup> Sur ce type de mihrab et son histoire, cf. G. MARÇAIS, *L'architecture musulmane d'Occident*, Paris 1954, p. 169, 238 sqq., 346 sqq.

Sur ce mihrab particulier cf. *ibidem*, p. 343, et G. MARÇAIS, *Tlemcen* (Paris 1950), pl. 16 et 17. Ce n'était pas le seul monument de Tlemcen à avoir un mihrab semblable (cf. le dernier ouvrage cité p. 49). On remarquera dans le mihrab de Tlemcen les deux cabochons en relief qui ornent les deux écoinçons ; le cabochon central du mihrab de Qûs leur est très semblable. Quant à la différence de forme entre les deux niches (puisque celle de Tlemcen

de Tlemcen en cette haute Egypte où l'implantation maghrébine a été forte, qui doit à des ascètes maghrébins une partie de son renouveau sunnite, et à l'école mystique de Sidi Bou Madian, l'élan qui anima certains de ses sufis? Nous nous contenterons ici de signaler ces analogies. Elles ne résolvent nullement le problème des rapports entre les deux mihrabs ; la route du Maghreb passait d'ailleurs par le Caire. Mais peut-être le peu que nous savons par ailleurs des rapports entre Qûs et le Caire à cette époque, peut-il éclairer autrement ce problème architectural.

La capitale de la haute Egypte vit en effet alors les années les plus brillantes de son histoire. Son lent développement, commencé sous les derniers Fatimides, accentué sous les Ayyubides, atteint à cette époque son apogée. Qûs est la grande ville du sud, ville militaire et administrative, carrefour commercial, centre d'enseignement aussi où la madrasa de 'Izz ad din al Afram, fait figure de tard venue par rapport aux autres établissements. C'est alors qu'un des représentants les plus éminents des maîtres des madrasas de Qûs, déjà connu au Caire où il était venu enseigner avec d'autres Qûsis, le cheikh Taqy ad din Muhammad Abul Fath Qushaïri Ibn Daqiq al 'Id <sup>(1)</sup>, fut nommé grand cadî shaff'ite en 695/1295 ; il le resta jusqu'à sa mort en 702/1302. A travers les biographies des gens du Saïd, laissées par Edfuwi, on comprend que cet honneur rejaillit sur la ville. Avec le grand cadî, un certain nombre de Qûsis vinrent s'installer dans la capitale, membres de la nombreuse famille du cadî lui-même, parents ou amis. Ils obtinrent des postes de juges, de témoins instrumentaires ou d'enseignants dans les madrasas (dont certaines, toutes récentes, mais depuis ruinées, devaient être décorées selon le goût du jour, à l'andalouse). Cette situation se maintint après la mort du grand cadî : le pas était franchi. L'installation au Caire n'interdisait pas le retour à Qûs, parfois pour y assurer provisoirement un enseignement. Lors de son passage à Qûs en 726/1326, Ibn Battuta rencontra un parent du grand cadî Ibn Daqiq al 'Id dont il n'est pas sûr qu'il résidait à Qûs ;

est limitée par un arc en fer à cheval) elle ne paraît pas essentielle : les niches ont des formes très différentes au Vieux Caire et à Qûs, chacune vraisemblablement influencée par les antécédents (à Qûs, le style fatimide).— Au Maghreb, ce type de mihrab continuera sa carrière ; on le trouve à Fez à la medersa Attarine (723/1323) ; à la medersa Bou Anania (751/1350), et jusqu'à la tardive

medersa Cherratine (xvii<sup>e</sup> s.) ; à Meknès à la medersa Bou Anania sans doute contemporaine de son homonyme de Tlemcen — cf. Ch. TERRASSE, *Medersas du Maroc*, Paris 1927, pl. 31, 47, 51, 61.

<sup>(1)</sup> Cf. EDFUWI, *op. cit.*, biographie n° 462 ; IBN AL 'IMAD, *Shadharat* VI, p. 5 ; BROCKELMANN, *Geschichte*, Sup. II, p. 66.

il enseignait à la madrasa 'Izz ad din al Afram. Selon un processus très courant en Egypte, une grande famille de province, parvenue aux honneurs dans la capitale, y avait entraîné avec elle, tout un groupe dont les attaches locales, restées fortes, assuraient au milieu d'origine, le temps d'une génération, une participation plus étroite à la vie de la capitale. Nous pensons que c'est dans cette perspective que l'on doit comprendre la construction du mihrab de Qûs. Le tremblement de terre de 702/1302 avait fait à Qûs de sérieux dégâts <sup>(1)</sup>. La mosquée avait dû être atteinte comme celles du Caire. Il n'est pas nécessaire de supposer que ce fut l'émir Salar qui en assura, là encore, la reconstruction et qu'il y employa les mêmes décorateurs qu'au Caire. Le gouverneur de Qûs peut aussi bien avoir assuré cette charge. Ce que nous croirions plus volontiers, c'est que la ressemblance entre certains éléments décoratifs à Qûs et ceux qui faisaient l'originalité du mihrab de la mosquée de 'Amru n'est pas fortuite, et que si l'on n'a pas utilisé les mêmes artisans travaillant à Qûs aussitôt après en avoir fini au Caire, (ce qui semble évident en raison de la différence de qualité dans le travail) du moins on a eu la volonté consciente d'imiter le mihrab de 'Amru. N'était-il pas reconnu par la tradition que 'Amru était le fondateur de la mosquée de Qûs? A défaut d'esprit municipal nous pensons qu'il y avait à Qûs une certaine volonté d'imiter le Caire quand l'occasion s'en présentait. Beaucoup plus tard même, dans ce domaine architectural, on pourra relever des analogies entre le plan de la mosquée de Qûs agrandie en 1233/1819 et celui de la mosquée de 'Amru restaurée par Murad bey en 1212/1798 <sup>(2)</sup>. Nous pensons donc qu'il y avait peut-être entre les deux mihrabs d'autres ressemblances que celles qui nous sont aujourd'hui connues, mais que l'un n'était pas une exacte réplique de l'autre, car on voit, entre ces deux œuvres une différence dans la qualité du travail, et donc des ouvriers, qu'on ne peut ignorer. Enfin dans cette imitation de la capitale par la province, il y a sans doute plus que la recherche normale d'un modèle : la manifestation de l'accession d'une certaine bourgeoisie de province aux honneurs de la capitale.

\*  
\*   \*  
\*

Nous avons voulu dans ces trois exemples, comprendre les rapports unissant le Caire à la province. Ce sont les seuls témoignages qui aient émergé de la décadence

<sup>(1)</sup> MAQRIZI, *Suluk* I, 943.

*La mosquée d'Amru*, in *BIFAO*, XXXII, 1932,

<sup>(2)</sup> Sur ce plan de Murad bey, cf. CRESWELL,

p. 143.

de la capitale du haut Saïd ; encore le premier ne nous est-il connu que par les textes. Nous pensons qu'il y en eut d'autres. Ces témoignages sont bien différents les uns des autres : le premier est la fondation en province d'une madrasa par un émir du Caire, riche et efficace ; le second marque l'extension naturelle d'une pratique confrérique, à la suite des soldats et des marchands ; le troisième trouve une grande partie de sa raison d'être dans la présence au Caire de représentants estimés de la ville de province, ce qui est un peu l'inverse du premier cas. Cette diversité montre que les relations entre le Caire et la province n'étaient pas toutes à sens unique, signe de la santé sociale de l'Égypte sous les Mameluks Bahrides.



## TABLE DES PLANCHES <sup>(1)</sup>

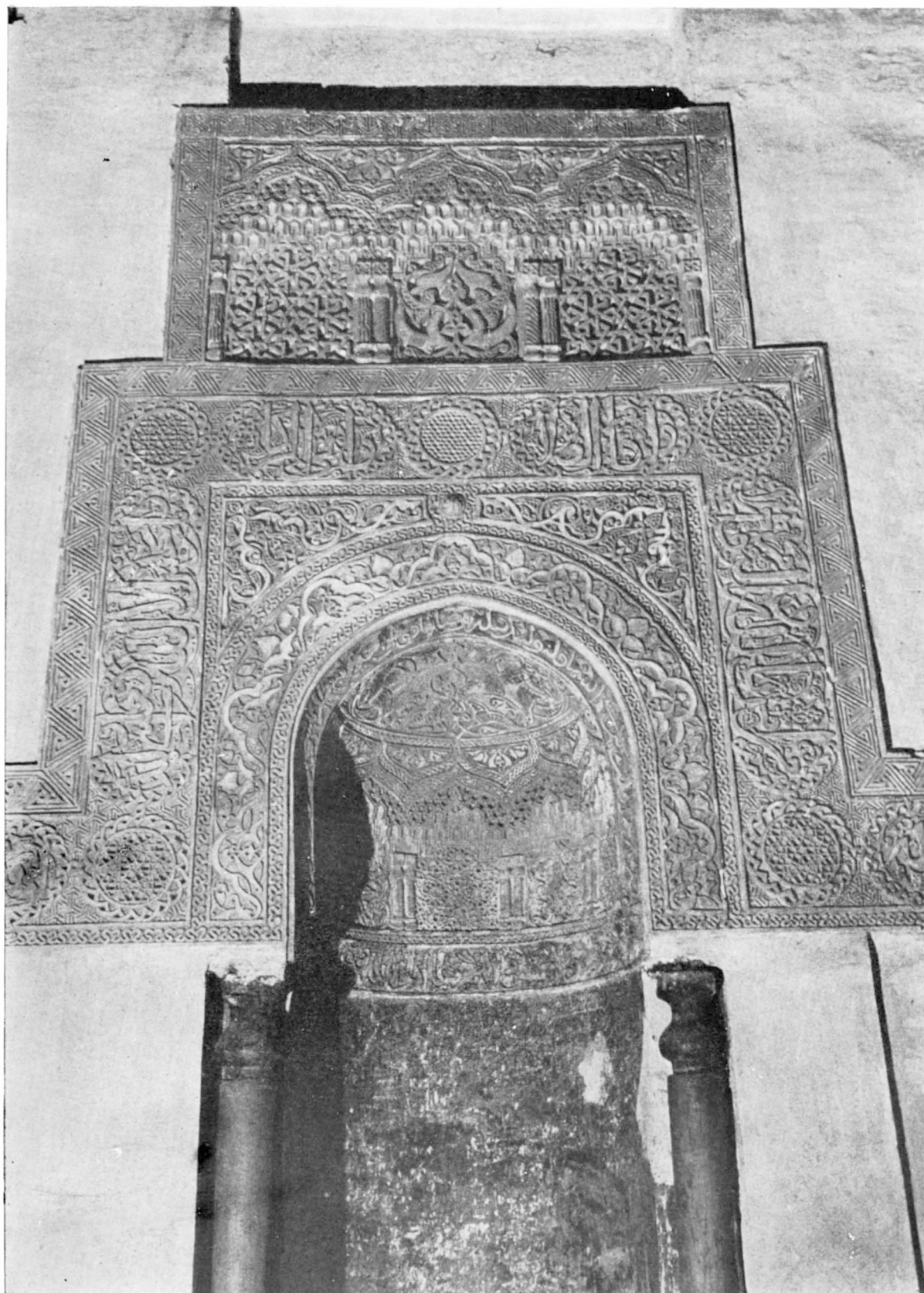
- Pl. I. — Inscription de fondation du « masgid ‘Othmân » à Qûs.
- Pl. II. — Mihrab de la mosquée al ‘Amri à Qûs (Photo J. Marthelot).
- Pl. III. — Mihrab de la mosquée al ‘Amri à Qûs ; détail (Photo J. Marthelot).
- Pl. IV. — Mihrab de la mosquée al ‘Amri à Qûs ; détail.
- Pl. V. — Mihrab mameluk d’Al Azhar (Photo J. Marthelot).
- Pl. VI. — Panneau de stuc en provenance de Fostat, exposé au Musée d’Art Islamique du Caire ; détail (Photo B. Psiroukis).
- Pl. VII. — Mihrab de la mosquée de ‘Amru au Vieux Caire (Photo J. Marthelot).
- Pl. VIII. — Mihrab de la mosquée de Sidi Bel Hasen à Tlemcen (Photo R. Bourouiba).

<sup>(1)</sup> Je tiens à remercier ici MM. R. BOUROUBA, Doyen de la Faculté des Lettres d’Alger, J. MARTHELOT, photographe de l’I.F.A.O. et B. PSIROUKIS,

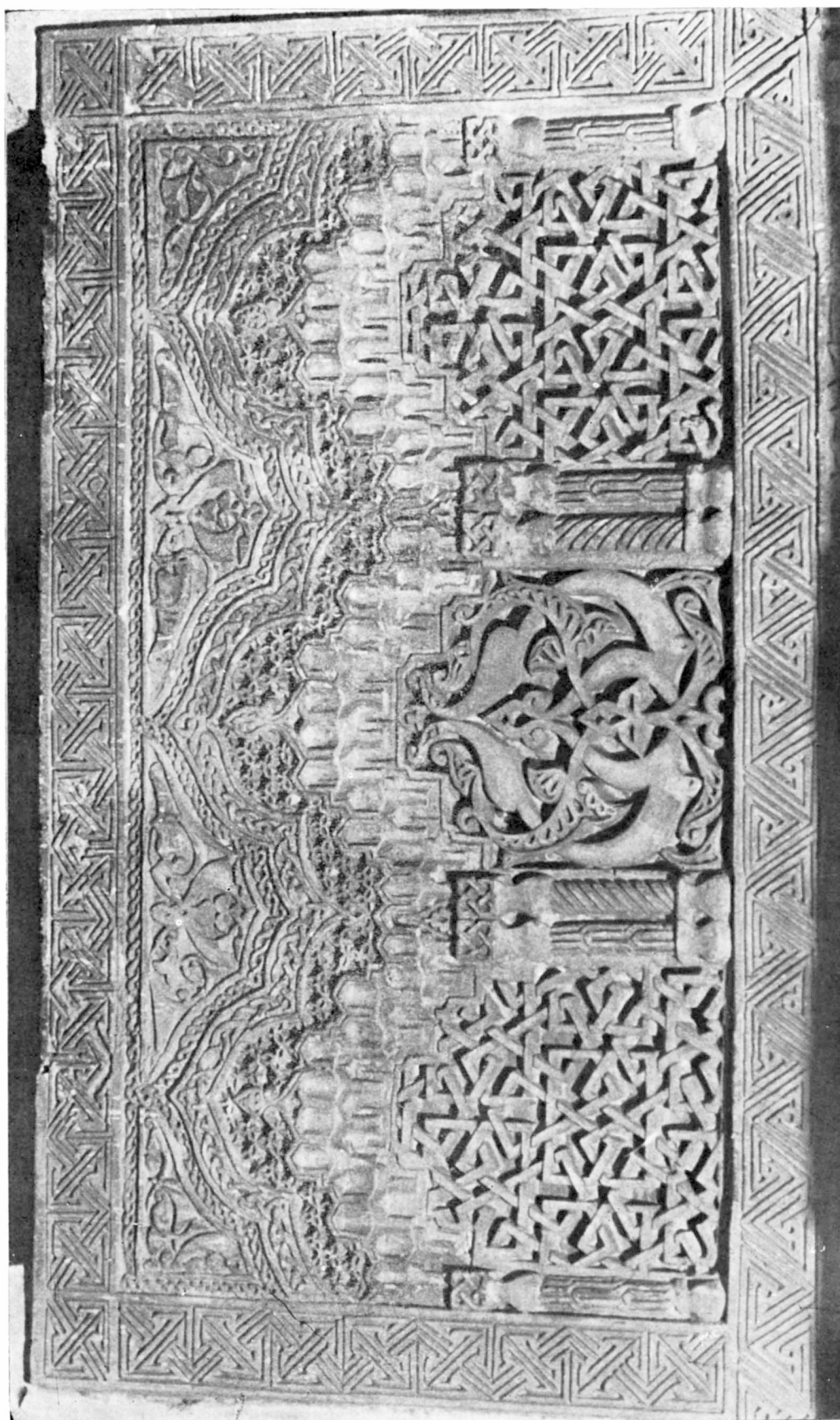
Directeur de l’Imprimerie de l’I.F.A.O., qui m’ont permis de rassembler cette documentation photographique.



Inscription de fondation du « masgid 'Othmân » à Qûs.



Mihrab de la mosquée al 'Amri à Qûs (Photo J. Marthelot).



Mihrab de la mosquée al 'Amri à Qûs; détail (Photo J. Marthelot).

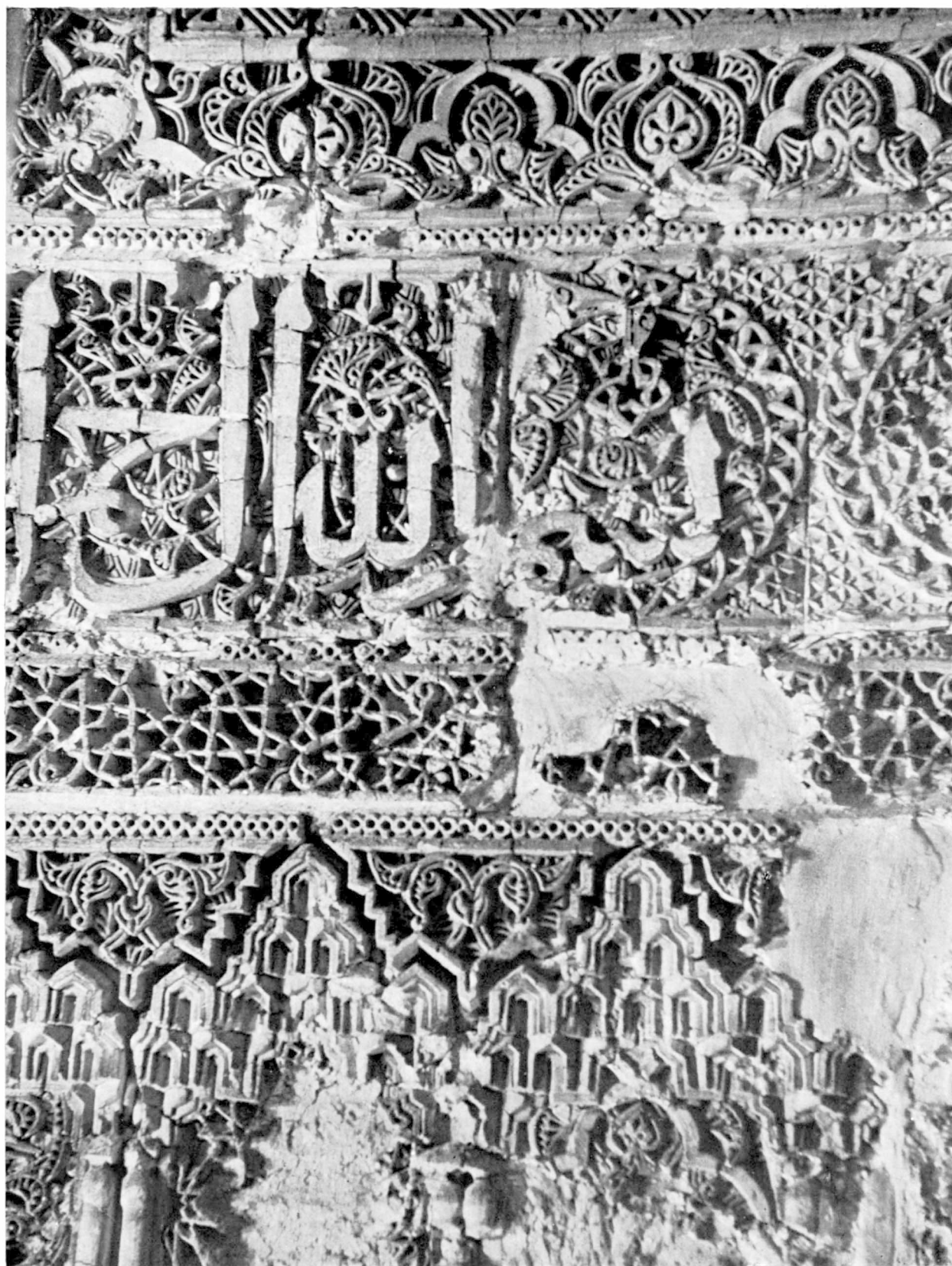




Mihrab de la mosquée al ‘Amri à Qûs ; détail.

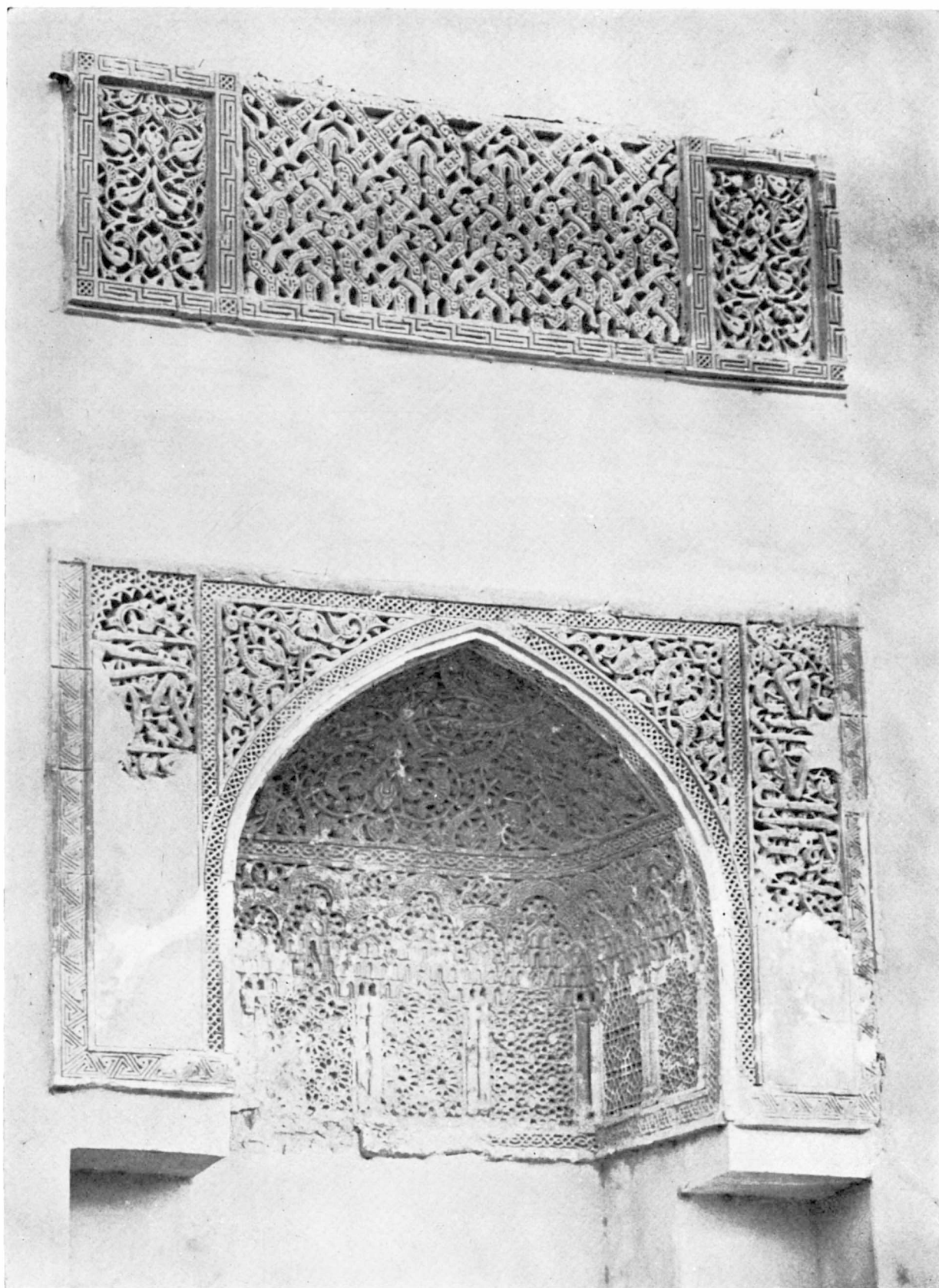


Mihrab mamluk d'al Azhar (Photo J. Marthelot).



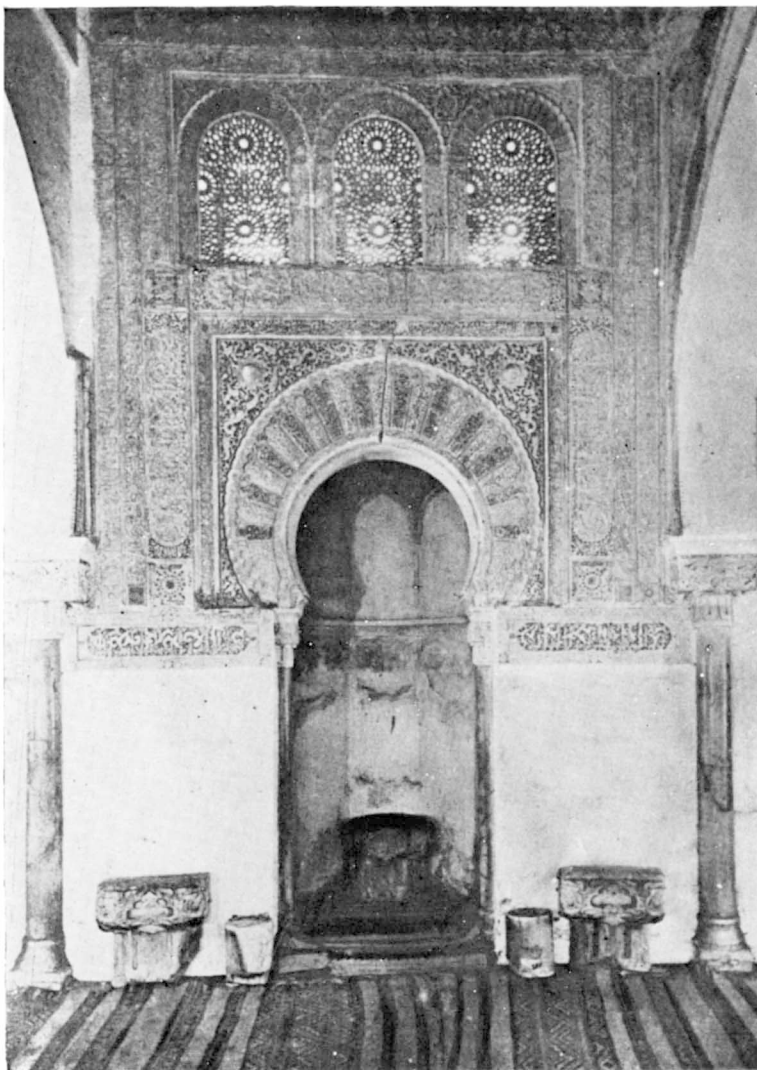
Panneau de stuc en provenance de Fostat, exposé au Musée d'Art Islamique du Caire ; détail  
(Photo B. Psiroukis).





Mihrab de la mosquée de 'Amru au Vieux Caire (Photo J. Marthelot).





Mihrab de la mosquée de Sidi Bel Hasen à Tlemcen (Photo R. Bourouiba, Doyen de la Faculté des Lettres d'Alger).